

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1909

Discours prononcé par M. Joseph MACHAT, Professeur d'Histoire

Mon Général,

L'Ecole Polytechnique que vous commandez tient par tant d'attaches à l'Enseignement secondaire qu'il est à peine besoin de vous souhaiter la bienvenue parmi nous. Je me félicite toutefois d'avoir cet honneur. Et le professeur que je suis ne résiste pas au plaisir de saluer en vous un lauréat d'histoire au concours général de 1867. Vous apparteniez alors à un lycée maintenant perdu pour le pays, celui de Strasbourg : on y avait d'excellentes raisons d'aimer le passé de la France, et l'on savait faire preuve de ce goût raisonné et profond.

Mes chers amis,

Puisque je dois vous lire un discours, qu'il y soit question, si vous voulez bien, des voyages de vacances. Tout nous séduit dans ce sujet, puisque nous n'avons guère d'autre idée en tête aujourd'hui, vous et moi, que le départ ; vos malles ne sont-elles pas déjà faites, comme les miennes, et vos billets retenus ?

Et d'abord, si vous voyagez, que ce ne soit pas avec les dispositions d'esprit trop communes, simplement pour changer de place, pour voir du nouveau, pour vous amuser, pour vous laisser vivre. Les voyages méritent beaucoup mieux, et l'on se doit à soi-même, quand on a le privilège social de pouvoir en faire, la résolution d'en tirer un profit de développement. Si c'est, par exemple, vers la mer que vous mènent vos projets, ne voyez pas dans la plage nouvelle ou déjà connue qui vous recevra, que les plaisirs du bain, de la pêche, d'amis retrouvés peut-être, de jeux et d'excursions ; rappelez-vous aussi qu'il n'y a pas deux rivages qui se ressemblent, que chaque région littorale, chaque population de marins a sa physionomie spéciale, dont les traits essentiels ne sont pas toujours faciles à saisir, et ne deviennent intelligibles qu'à ceux qui veulent se donner la peine d'en chercher les raisons physiques et historiques.

D'une tournée ou d'un séjour en montagne, il faut de même rapporter d'autres souvenirs que ceux des ascensions faites, des paysages de rochers, de torrents et de pâturages fleuris, d'autres impressions que la griserie de l'air vif et du ciel profond, d'autres idées que celles suggérées par de menues aventures qui auraient pu se produire exactement pareilles dans n'importe quelle région de sommets. Vous devrez, au milieu de vos excursions, ne pas oublier que le profil des chaînes et l'allure de leurs versants, le dessin des vallées, les établissements des montagnards, les détails journaliers de leur âpre vie, ont pour chaque endroit leurs raisons ; ici encore les choses et les gens ne vous livreront leur secret que si vous êtes avertis, si vous regardez vraiment, si vous réfléchissez et comparez.

Que vous dirai-je encore, pour mieux marquer l'état d'âme où je voudrais vous voir au départ ? Les châteaux de la Loire, par exemple, ne peuvent se comprendre si l'on se contente de quelques explications des guides, de quelques vagues termes d'architecture et de souvenirs incertains d'histoire, de regards rapides sur les larges et nobles perspectives qui forment leur horizon, même en assaisonnant le tout des déclics d'un appareil photographique. Les « vals » d'Orléanais et de Touraine ont leur histoire physique et humaine, dont il faut être prévenu. Il faut savoir que ces pays, où faillit un moment se fixer la capitale de la France, étaient avec leur air doux, leur ciel cendré, leurs beautés et leurs richesses, bien près de paraître des paradis aux princes et aux riches du moyen-âge finissant. Du XIV^{ème} au XVI^{ème} siècle, ils y firent bâtir leurs demeures de plaisance à un passage de vallée, comme Chenonceaux, ou plutôt vers l'endroit où les plateaux indécis se penchent sur les grands sillons des rivières, entre les bois, les halliers et les cultures des « gâtines », qui donnent le gibier de vol ou de courre, le pain, le bétail, et les grasses plaines du bord de l'eau, d'où se tirent les fruits merveilleux, les vins légers et les succulents poissons. Cette notion très simple peut éclairer pour vous le luxe d'intimité et de prédilection, l'air de bien-être et de bon goût d'Amboise, de Chaumont ou d'Azay, ou bien encore vous expliquer la recherche et la somptuosité des architectures et des décorations de Blois, où plusieurs de nos rois s'endettèrent. Vous savez, au contraire, que le colossal et froid Chambord n'a pas eu la même fortune, perdu qu'il est entre une forêt monotone et de grandes terres sèches de culture.

Les monuments sont comme les choses et les gens : il ne faut pas plus les séparer de leur milieu physique qu'oublier les tendances générales de l'art à l'époque où ils furent bâtis ; car, si celles-ci rendent compte en grande partie de l'agencement matériel des édifices, de leur ensemble et de leurs détails palpables, ce sont bien les conditions de l'existence des propriétaires qui font comprendre le choix du site, et qui donnent leur pleine signification, leur expression vraie aux fines sculptures des pierres, aux peintures violentes des murailles, aux formes des meubles, aux tons fanés des tentures. Vous vous garderez donc de rien voir avec cette curiosité légère et demi-absente, qui ne cherche pas les raisons et qui ne laisse aucun souvenir profitable. Vous aimerez dans vos voyages, les idées générales, qui donent aux objets et aux personnes toute leur vie.

Je n'ose pas dire trop de mal de la manière dont la plupart des jeunes Français circulent à l'étranger. Ils ne s'appliquent guère, la plupart du temps, à obtenir un progrès de formation intellectuelle dans un sens voulu. Mais ils font du chemin, ils voient beaucoup ; les changements dans la nature, dans les traits de vie sociale sont tels sur leur route, que certains s'imposent à leur esprit par la répétition et l'étrangeté même. Il en résulte toujours des comparaisons spontanées avec ce qui est connu et habituel, des réflexions et des conclusions qui sont un gain pour l'esprit. Les bateaux du Rhin ne ressemblent pas à ceux de la Seine, comme forme ni comme nombre ; les Allemands et les Anglais ne se conduisent pas en chemin de fer comme les commis-voyageurs ou les réservistes français ; les rues de Berlin ou de Londres sont différentes de nos boulevards. Ces oppositions sont inévitablement remarquées, et l'on peut, faute de mieux, en faire le point de départ d'idées fécondes.

Comment donc s'y prendre au juste, pour qu'un séjour ou un voyage hors de Paris soit à la fois amusant, reposant et fructueux ? Le conseil à donner est simple. Il faut, si l'on peut, bien choisir, se préparer avec méthode, partir enfin muni de certaines dispositions d'esprit qui ne

sont sévères qu'en apparence, et qui augmentent à coup sûr, par la joie du contact plus complet avec la réalité, le plaisir que l'on s'était promis.

Je voudrais d'abord que ceux d'entre vous qui le peuvent ne retournent pas machinalement dans le même pays, sous prétexte qu'ils s'y sont très trouvés. Voyez, autant que possible, du nouveau, et consacrez une partie au moins de vos deux mois à faire des observations, j'allais dire ambitieusement des enquêtes différentes, mettons si vous voulez, des comparaisons. Vous connaissez, je suppose, telle partie des rivages bretons, et vous avez essayé déjà d'y comprendre le sens vrai des choses. C'est une vieille terre où la mer explique presque tout de la vie ; son haleine humide pénètre la région entière ; sa houle noie les grèves et les rocs, agrandit peu à peu les brèches naturelles de la côte, enfle les moindres ruisseaux côtiers, crée et détruit sans cesse. Au Nord, l'air tiède de l'Océan et les engrais que le flux vient déposer dans les sables ont fait la richesse de la Ceinture Dorée ; ailleurs, les souffles cinglants de l'Ouest ont dénudé les landes de la basse Vilaine, n'y laissent croître sur une terre sans suc que de maigres récoltes, et oblige la population à demander son existence à la pêche côtière. Partout, la marée emplit les estuaires, porte les bateaux jusqu'au milieu de ces villages de paysans décrits par Flaubert ; de tous temps, elle est allée prendre à la charrue navigateurs au long cours et corsaires, entrepreneurs de grande pêche et patrons caboteurs. Si vous avez saisi déjà ces rapports, renoncez un peu à la Bretagne, et allez, par exemple, voir un autre littoral élevé, qui n'est pas, comme elle, une dépendance de la mer, mais seulement la magnifique façade maritime de nos montagnes les plus élevées et les plus massives : arrêtez-vous vers le milieu de septembre dans une station des Maures, de l'Estérel ou de la Côte d'Azur, et essayez, au moyen de quelques tournées d'études, d'y comprendre les liens différents de la terre et de l'homme.

Vous y verrez des formes topographiques heurtées et déchiquetées, rochers rouges de grès et de porphyre, ou falaises en pierrailles grises des calcaires, plonger brusquement dans une mer bleue, claire et tranquille, qui ne détruit pas. Les moutonnements verts de la forêt, que dominent les parasols des pins, y dévalent jusqu'aux lames courtes. A côté se présente, devant l'arrière-plan des sommets étagés le déploiement des admirables cultures en terrasses, où les fleurs et les légumes voisinent sous l'ombre des oliviers noueux ; jusqu'à l'eau salée, descendent des vergers arrosés avec un art infini, donnant le spectacle de ce que le travail de la terre a de plus minutieux, de plus précieux et de plus élégant. C'est la douceur ou l'ardeur de l'air, sur cette côte, et c'est la splendeur de la lumière qui nourrissent l'homme. Il n'est pêcheur et navigateur que par occasion : il vit en face de la mer, et il l'aime, mais il ne doit pas son existence et sa mort, comme le Breton ; à peine s'en sert-il pour émigrer. Le rivage, il est vrai, a partout attiré les populations, et les a groupées souvent en masses imposantes. Mais c'est que la montagne les repousse. Et s'il a d'ailleurs fallu, pour un tel résultat que cette côte devînt un lieu de passage international, un séjour de plaisance fréquenté par les cosmopolites et les malades, une terre promise pour ceux qui spéculent sur les plaisirs et les misères humaines. Tout un décor marin artificiel, s'est ainsi plaqué sur la Provence rurale, pour la masquer et la gâter souvent. Les industries des fleurs et des fruits se sont accrues ; le grand commerce a suivi. La Méditerranée ne fait toujours que prêter ses splendides horizons, sa séduction, sa présence bienfaisante.

Je ne multiplierai pas les exemples de ces fructueux rapprochements. Vous en pourriez faire entre deux parties, même très voisines, de la France centrale, entre les pays encore, qui font à Paris une banlieue unique au monde d'agriculture, d'industrie et de commerce.

Mais pour que ces études sans prétention soient possibles, il faudrait, même si elles ne s'adressent qu'à la France, les préparer avant de partir. Ce à quoi je vous propose de faire servir vos voyages ou vos séjours de vacances, c'est, disons le mot maintenant, de la géographie véritable, éclairée par l'histoire. Et s'il n'y a pas de bonne géographie sans observations personnelles, il n'y a pas davantage d'observations sincères et complètes sans lectures et sans réflexions préalables ; ne vous offusquez pas des mots, et, s'il en est temps encore, essayer d'appliquer la recette.

Beaucoup de personnes ont, quand elles doivent se mettre en route, l'horreur de prévoir, de combiner, d'être guidées en quoi que ce soit. Ce qu'elles demandent aux voyages, c'est le laissez-vivre complet, l'impression de hasard, la rencontre inédite. Elles maudissent tout ce qui rappelle, même de très loin, les tournées d'agences, où l'on joue trop le rôle de paquet, voire ces savantes croisières, dans lesquelles on prend la peine d'avertir les voyageurs, par les livres ou les conférences, de l'intérêt et de la signification des spectacles annoncés. Que certains maîtres de l'art aient professé en leur personnalité une telle confiance, il leur était permis, mais non au commun des hommes. Vous, en particulier, dont la formation commence ou se poursuit encore, ne sentez-vous pas le besoin de vous munir au départ de certaines indications de faits et d'idées, d'une méthode d'observation, d'un cadre général, que vos impressions viendront remplir ? Lisons d'abord ce qui convient : n'allez pas sur les bords du Rhin ou en Auvergne, comme vous partiriez pour le Grand Prix, avec les malles en plus. Vous imiteriez ces déplorables explorateurs qui, chaque année, découvrent, après d'autres, l'Indo-Chine ou le Soudan. Pour s'être enfoncés dans la brousse bien pourvus de carabines et de porteurs, mais sans avoir pris dans les travaux de leurs devanciers le bagage scientifique nécessaire, ils passent avec une superbe inconscience devant le détail significatif à noter, même devant la nouveauté à voir. Ils peuvent au retour conter des aventures, donner avec un grand luxe de mots, des impressions confuses ; ils n'ont souvent pas compris ; ils sont demeurés de mauvais journalistes, et l'usage de leurs livres n'apporte que déceptions. Vos maîtres et vos parents se feraient une joie de vous indiquer sur tel ou tel pays les lectures spéciales appropriées à votre âge. Je ne puis ici qu'insister sur le conseil général : parcourez avant le départ quelque ouvrage autorisé, qui vous prépare à voir vraiment. Surtout, ne lisez pas sans demander des explications, sans fixer vos remarques par quelques notes, sans vous aider enfin des cartes ; et choisissez, plutôt que les cartes de vos atlas scolaires, qui ne sont que de pâles raccourcis de la réalité, les cartes à grande échelle, où l'on apprend si vite à lire les rapports des phénomènes naturels avec les établissements humains.

Je vous dirais enfin, sans vouloir trop charger ces indications, que, lorsqu'on se met en route une fois préparé, il existe une manière de regarder autour de soi, qui est la bonne. Il faut en voyage, être toujours actif et curieux, conserver toujours vive la faculté de remarquer et de s'étonner, il faut questionner qui de droit, s'informer du détail, à condition de le rattacher à l'idée générale. Si vous visitez une ville, que la note dominante des monuments du passé, que les œuvres et les souvenirs principaux des musées, vous fournissent des points de départ solides, pour tenter d'évoquer d'une façon raisonnée et vivante les conditions de la vie sociale, telle qu'elle se présentait dans ce milieu à une époque donnée ; essayez aussi, en retenant et en interprétant quelques faits précis, de vous expliquer l'adaptation des maisons, des voies, des moyens de communication à telles nécessités actuelles de développement économique. Il est beaucoup d'agglomérations urbaines, Hambourg, Gand, Rouen, offrant ainsi, côte à côte, à qui veut s'en pénétrer, de merveilleuses leçons de choses, d'histoire et de géographie. Et si

c'est quelque résidence rurale qui vous retient, parfois peu intéressante au premier abord, voyez encore combien utilement vos moyens d'observation peuvent s'y employer ; vous aurez à chercher la raison d'être de telles formes du terrain dont la netteté et la répétition attirent l'œil, à trouver pourquoi les bâtiments sont groupés dans telle partie de la campagne, pourquoi tels matériaux et tel agencement partout les mêmes ont été adoptés ; sans compter les questions que peuvent poser la prédominance et l'emplacement de certaines cultures, la généralité de certaines habitudes de travail, d'échanges, de rapports sociaux, de fêtes locales. Quoi de plus attachant qu'une enquête de ce genre, si modeste soit-elle ? Quand on la complète par les comparaisons que suggèrent inévitablement les excursions dans le voisinage, elle peut conduire à la notion de ce que les géographes appellent un « pays », concept à la fois très vivant, très esthétique et très philosophique.

Il est évident, d'ailleurs, que de semblables préoccupations qui sont à l'état latent chez tous les voyageurs de sens éveillé, supposent que l'on ne s'en tienne pas pour la locomotion, au chemin de fer ou à la voiture, voire à l'auto ou à la bicyclette. Ces moyens abrègent le trajet et permettent, il est vrai, des remarques générales utiles. Mais il faut surtout, comme les écoliers de Toepffer, s'en aller à pied, en touristes plus modernes ; seulement il faut perdre de vue les grands chemins, faire de l'exploration à travers champs, dans les villages, errer en curieux averti sur les quais des ports et les berges des canaux, et jusque dans les gares de marchandises. C'est une recherche du fait instructif, qui vaut bien et qui n'exclut pas la visite banale d'un coin pittoresque, d'un point de vue rare, d'une ruine recommandée, ou la poursuite du gibier ou du poisson. Ajoutez surtout à votre appareil photographique pour ces tournées, un carnet de notes et de croquis, et une carte topographique.

J'ai fini, mes chers amis, et ce que je vous ai proposé d'essayer pendant vos vacances, c'est en somme une forme active et reposante à la fois de culture générale, celle que nous ne pouvons vous donner pleinement au lycée. Vous avez deux mois devant vous pour fuir les idées toutes faites, les abstractions et les formules ; usez-en largement ; ne vivez pas dans cet état de demi-inconscience des gens et des choses où demeurent tant de personnes, dont on pourrait vraiment dire qu'elles dorment éveillées.

Joseph MACHAT

()

Agrégé d'histoire et de géographie (1896)

Professeur à Buffon (de 1908-1909 à 1928-1929)